

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Le présent d'un passé

Il faudrait pouvoir lire un catalogue d'éditeur un peu comme une histoire, un récit, qui, à sa manière, viendrait nous raconter quelque chose du monde. En partager les énigmes.

Ainsi – pour ce qui est des ouvrages présentés dans ce numéro du *Basilic* – ce serait un récit où se croiseraient sans se dissocier l'Histoire (la Commune de Paris) et le plus intime (le deuil de la femme aimée). Avec pour conséquence de faire apparaître en retour l'intime dans le tumulte de l'histoire (ce que furent les vies de ces femmes que l'on appela "Pétroleuses") et le mouvement de l'histoire (l'expansion des banlieues à la périphérie des villes) dans le creuset d'un drame d'amour. Et dans les deux cas, poser la question de l'écriture. Ce qu'elle peut. Ce qu'elle cherche. Ce dans quoi elle se perd.

"L'écriture échouera toujours à soulager, à donner sens. En revanche, elle peut donner forme: travailler la forme du récit [.../...] pour pouvoir enfin tenir – poser là, ouvrir, partager, ranger, refermer – ce qui, jusque-là, était insaisissable" dit Cyrille Latour dans l'entretien qu'il a avec Françoise Oriot.

Tenir ce qui était insaisissable. Ce qui était perdu. Enfoui. Mis au rebut.

De la même manière pourrait aussi se dire la tentative d'Édith Thomas de tirer de l'opprobre ces "Pétroleuses" sur lesquels les nantis de 1871 déversèrent tout le fiel que la peur de perdre leur place et leur fortune avait fait s'accumuler en eux au long (si court!) des soixante-treize jours que dura la Commune.

Écrire, ce serait donc cette tâche impossible de donner forme à ce qui n'est plus?

Dans ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, Walter Benjamin écrit: "de tout ce qui jamais advint rien ne doit être considéré comme perdu pour l'Histoire". Et encore (il faudrait citer la quasi intégralité de ce texte bref mais décisif): "Articuler historiquement le passé ne signifie pas le connaître 'tel qu'il a été effectivement' mais bien plutôt devenir maître d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un péril."



Éditorial par Michel Séonnet

Président de l'Association des Amis de l'Amourier1 & 2

III^e VOIX D'HIVER 29, 30 novembre, 1^{er} décembre 2019

Présentation et programme.....2, 3 & 4

Hommage par Michel Séonnet à

Marie-Jeanne Manuellan décédée le 4 août 2019

.....4

Entretien conduit par Alain Freixe avec Bernadette

Griot sur *Les "Pétroleuses"*:.....5 & 6

Hommage à Henry Crapo décédé le 3 septembre 2019

.....6

Entretien conduit par Françoise Oriot avec

Cyrille Latour, à propos de son dernier livre

Car l'amour existe.....7 & 8

Journal intermittent de Raphaël Monticelli

& Agenda des amis.....9

Écrire, ce serait se tenir en présence de cet instant de péril – qu'il soit mort violente de la femme aimée ou assassinat de masse éradiquant pour longtemps les espoirs d'une vie autre?

Les Voix d'hiver dont nous tiendrons à Nice la troisième édition les 29, 30 novembre et 1^{er} décembre prochains, auront à voir et avec ce "souvenir" et avec ce "péril". Non pas pour nous "épuiser dans le bordel de l'historicisme avec la putain: 'Il était une fois'", comme le dit encore Walter Benjamin. Mais (pour le citer encore) pour nous tenir dans "un présent qui n'est point passage mais qui se tient immobile sur le seuil du temps". Un présent qui est "un combat pour le passé opprimé". Un présent qui est "l'à-présent dans lequel ont pénétré des échardes messianiques". Ce qui, dans ce passé, n'a pas dit son dernier mot.

La présence de Bernard Noël à ces rencontres nous obligera à questionner conjointement l'insurrection du corps politique et celle du corps intime.

Si l'on persistait à vouloir lire le catalogue des éditions L'Amourier comme un récit, Bernard Noël y serait comme une sorte de ponctuation radicale marquant la volonté de tenir bon face à "l'outrage au mot".

Michel Séonnet

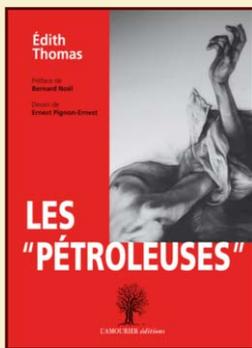
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

VOIX D'HIVER

troisième édition

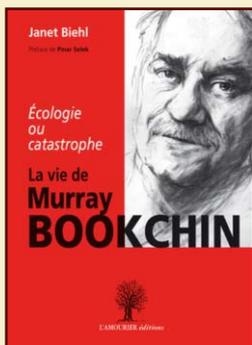
Au fronton de cette troisième édition des Voix d'hiver, la Commune et le communalisme. Les "Pétroleuses" et Murray Bookchin. Deux opportunités de poser la question de la vie en commun. Hier. Aujourd'hui. Demain. Et de faire face au catastrophisme ambiant – qu'il soit apocalypse écologique ou impuissance du politique. L'utopie est-elle encore de mise? Et en quoi la littérature peut-elle, dans ces circonstances, être un recours? Lectures, débats, film. Trois jours où, avec nos invités, nous interrogerons l'histoire à la lumière d'aujourd'hui.

vendredi **29**, samedi **30 novembre**
dimanche **1^{er} décembre 2019**
à **NICE**



Depuis leur première édition, nous avons voulu concevoir les Voix d'hiver à partir de livres publiés par L'Amourier dans la collection "rouge".

Après avoir invité Bernard Noël lors de la première édition; après avoir consacré la deuxième édition au psychiatre et militant anti-colonialiste Frantz Fanon; nous voici donc, cette année, convoqués autour de deux livres: *Les "Pétroleuses"*, d'Édith Thomas; *Écologie ou catastrophe, la vie de Murray Bookchin*, de Janet Biehl. La Commune et le communalisme (composante de l'Écologie sociale dont Bookchin fut le grand penseur).



La présence de l'écrivain Bernard Noël, invité à nouveau cette année en tant que questionneur assidu de la Commune, dit assez à la fois la continuité de ce que nous voulons mettre en œuvre et l'angle par lequel nous voulons aborder ces thématiques.

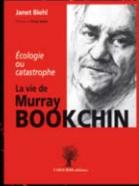
Il ne s'agit pas, pour nous, de promouvoir telle ou telle doctrine. Ni de prétendre à des affirmations ou des engagements politiques. Notre engagement, ce sont les mots – ce qu'ils disent, ce qu'ils cachent. Nous souhaitons que ces échanges, ces partages, soient pour chacun et

3^e VOIX D'HIVER
DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

de
la Commune
(1871)
au
communalisme

VENDREDI 29
SAMEDI 30 NOVEMBRE
DIMANCHE 1^{er} DÉCEMBRE
À NICE

LIVRES
LECTURES
CINÉMA
RENCONTRES
avec Michèle Audin
et Bernard Noël
Helen Arnold,
Daniel Blanchard
et Sarah Vanuxem
Programme sur
amourier.com



LA ZONMÉ / LIBRAIRIE MASSÉNA / AUDITORIUM DU MAMAC / CINÉMATHEQUE
Renseignements 04 93 79 32 85

■ vendredi 29 novembre

19h La Zonmé

7 bis rue des Combattants en Afrique du Nord

LECTURES *Mémoires de la Commune*
par les Amis de L'Amourier en partenariat avec
la librairie Mots du monde

■ samedi 30 novembre

11h Librairie Masséna, 55 rue Giuffredo

RENCONTRE & DÉDICACE avec
Michèle Audin, Bernard Noël, Helen Arnold,
Daniel Blanchard et Sarah Vanuxem

Auditorium du MAMAC, place Yves Klein

15h Première TABLE RONDE

*La Commune de Paris, des questions pour
aujourd'hui?*

avec Michèle Audin et Bernard Noël

17h Deuxième TABLE RONDE

Le communalisme est-il une utopie?

avec Helen Arnold, Daniel Blanchard et
Sarah Vanuxem

■ dimanche 1^{er} décembre

15h Cinémathèque, 3 esplanade Kennedy

FILM de Peter Watkins

La Commune (Paris 1871)

chacune un renouvellement de nos interrogations, un aiguisement de nos langages. Plus que jamais, nous semble-t-il, face au déferlement des pensées formatées, imposées à longueur d'antenne et d'internet, il convient pour chacun et chacune de travailler à sa propre liberté de conscience : à son intelligence. La rencontre d'auteurs, écrivains, poètes, chercheurs sur de telles problématiques, nous paraît être une source de revitalisation. De mise à neuf de nos pensées routinières.

La Commune de Paris fut écrasée dans le sang. Elle n'en continue pas moins de briller dans nos rêves d'une vie commune juste et bonne comme une luciole, fragile, mais tenace. Tout fut fait, pourtant, pour que sa mémoire s'éteigne. Au bout d'années de parcours scolaire, la plupart des jeunes filles et jeunes gens n'en ont jamais entendu parler. De ses protagonistes, la mémoire commune n'a gardé que quelques noms alors que le nom de Thiers, le bourreau de la Commune, est à l'honneur dans toutes nos villes. La mémoire officielle a choisi son camp. Alors, quel intérêt, aujourd'hui, d'exhumer cette vieille histoire, ses projets, ses figures – les Communards, les "Pétroleuses" ? *Le passé ne revient à la conscience que dans la mesure où il peut aider à comprendre le présent et à prévoir l'avenir : c'est un éclairer de l'action*, écrivait le philosophe Henri Bergson. Nous pensons qu'il y a la possibilité de trouver dans ce qui est passé, dans ce qui fut détruit, des richesses pour aujourd'hui. Ainsi, par exemple, du communalisme. Dans son *Dictionnaire de la Commune*, dans l'article "communalisme", Bernard Noël indique comment cette notion fut au centre de la pratique des Fédérés. Les communes seraient des communautés autonomes unies par association avec d'autres communes. En fédération. Tout l'effort de la vie démocratique étant porté sur l'horizontalité des prises de décisions, des délégations.

Ces **Voix d'hiver** seront des semences, des germes de pensées qui pourraient peut-être nous aider à sortir de l'ornière. Et de nouveau être capables de rêver le monde. Meilleur. Juste. Fraternel.

Michel Séonnet

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

■ vendredi 29 novembre

19h La Zonmé

7 bis rue des Combattants en Afrique du Nord

LECTURES *Mémoires de la Commune*

par les Amis de L'Amourier en partenariat avec la librairie **Mots du monde**

Textes d'**Eugène Châtelain, Jean-Baptiste Clément, Gustave Courbet, Victor Hugo, André Léo, Louise Michel, Eugène Pottier, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, Jules Vallès...**

■ samedi 30 novembre

15h et 17h Auditorium du MAMAC

1^{re} TABLE RONDE

La Commune, des questions pour aujourd'hui ?

De la Commune de Paris, on a fini par ne garder que l'effroi des massacres qui y mirent fin (entre 15 000 et 30 000 Parisiens exécutés) et la déroute, au siècle suivant, des idéologies qui s'en réclamèrent. Pourtant, au cours des 73 jours de ce bref printemps, quelque chose de la possibilité de l'homme y fut à l'œuvre : de sa vie commune, de son désir viscéral de justice, d'égalité, de paix. Tout cela ne serait-il que de vieilles lunes dont on n'aurait que faire dans la confusion des pensées qui règne aujourd'hui ? Ou bien quelque chose, dans ce qui fut vécu, rêvé, organisé durant ces journées, serait-il encore disponible pour nous, aujourd'hui ? Des braises sous les cendres ? Pour nous permettre de revisiter ces jours, deux écrivains, **Michèle Audin** et **Bernard Noël**, qui n'ont cessé de penser la Commune – et tenté de l'écrire.



Michèle Audin

Mathématicienne et écrivaine, intéressée par l'histoire, en particulier celle des révolutions du dix-neuvième siècle, elle a publié notamment le roman *Comme une rivière bleue* (L'Arbalète-Gallimard, 2017) et les écrits d'*Eugène Varlin, ouvrier relieur* (Libertalia, 2019). Passionnée par la Commune, elle anime le blog macommunedeparis.com



Bernard Noël

Poète, romancier, essayiste, dramaturge et critique d'art, il approche la centaine de titres publiés, sans compter le nombre tout aussi conséquent de livres d'artiste à tirage limité. En 1971, pour le centenaire de la Commune, il publie le très remarqué *Dictionnaire de la Commune* (réédité 3 fois) et depuis, a préfacé plusieurs ouvrages sur le sujet, dont *Les "Pétroleuses"*.

2^e TABLE RONDE

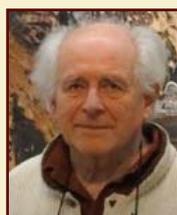
Le communalisme est-il une utopie ?

À l'heure où l'on dépouille les communes de la plupart de leurs compétences visant ainsi à la destruction progressive de ce qui constitue le lieu le plus pertinent de la démocratie, ne devrait-on pas se saisir directement, et au plus près, de ce qui constitue la vie sur le territoire qui nous est commun ? **Sarah Vanuxem, Helen Arnold** et **Daniel Blanchard**, au fil de leurs travaux, ont approché diverses expériences concrètes ; fruits de traditions séculaires ou très largement novatrices elles sont souvent convergentes. Le communalisme est une proposition défendue par **Murray Bookchin**, le père de l'Écologie sociale.



Helen Arnold

Née aux États-Unis, elle vit en France, travaillant comme traductrice, notamment de Castoriadis. Membre de *Socialisme ou Barbarie* de 1961 à 65, elle rencontre Murray Bookchin à Paris en mai 68. En 1971-72, elle séjourne dans le Vermont au sein d'un collectif auquel participe Bookchin, puis participe aux efforts de publication de ses œuvres en France.



Daniel Blanchard

Rencontre en 1956 le groupe *Socialisme ou Barbarie*, auquel il contribue jusqu'en 1965. En mai 68, rejoint le mouvement du 22 mars et se lie au milieu "anarcho-communiste", et notamment à Murray Bookchin, en compagnie de qui il passe un an au Vermont en 1971-72. Participe ensuite à *l'Imprimerie Quotidienne*, coopérative autogérée. Poursuit simultanément une activité d'écrivain (poèmes, romans, essais).



Sarah Vanuxem

Maîtresse de conférences en droit privé à l'Université Côte d'Azur, son travail porte sur les transformations que le droit émergent de l'environnement fait subir à notre tradition juridique. Elle est l'auteur de *La Propriété de la terre*, publié chez Wildproject en 2018 et d'une thèse intitulée *Les Choses saisies par la propriété*, publiée par l'Institut d'Études Juridiques de la Sorbonne en 2012.

■ dimanche 1^{er} décembre

15h Cinémathèque de Nice

La Commune (Paris 1871)

FILM de Peter Watkins

en partenariat avec la cinémathèque

Tourné en 1999, à Montreuil, sur l'emplacement des anciens studios de Méliès où l'accueillent Armand Gatti et La Parole errante, le film est une reconstitution de la **Commune de Paris**. À ceci près que les personnages sont joués par des acteurs non professionnels qui, tout au long du film, interviennent à partir de leur vécu et leurs expériences de la fin du XX^e siècle. Sont ainsi abordées, sur les barricades reconstituées, les grèves massives de 1995, la question des immigrés, etc. Si nous sommes bien en mars 1871, Watkins imagine une "télévision versaillaise" qui désinforme et face à laquelle se crée la "télévision communale", émanation du peuple des insurgés.

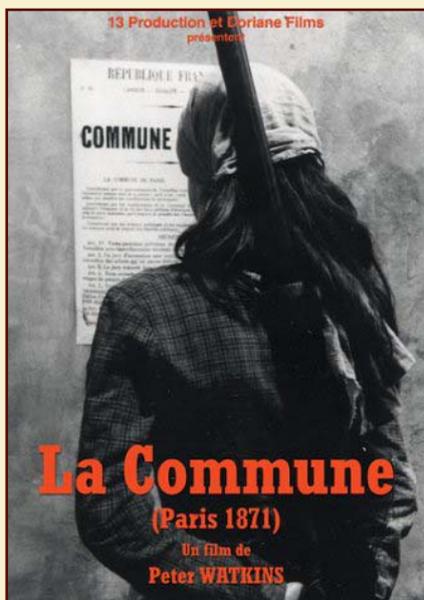
Ni fiction, ni documentaire, **La Commune** est tout à la fois une critique frontale des médias et des pratiques du cinéma lui-même. Les "officiels" de la critique ne s'y tromperont pas qui feront un accueil très dur au film de Watkins. Bien que commandée par Arte, la version originale du film (4h30) ne sera diffusée par la chaîne que la nuit, entre 23 heures et 4 heures du matin. Une version écourtée de 3h30 sortira brièvement en salle en 2007.

"Un OVNI dans le paysage audiovisuel: une œuvre à part, belle et crispante, qui dynamite les mécanismes de création habituels."

(Les Inrockuptibles)

Peter Watkins est né en 1935 au Royaume-Uni. Il a marqué le cinéma contemporain tant par la radicalité de ses thèmes que par celles des moyens utilisés. Bouleversant les frontières entre documentaire et fiction, il n'a cessé de dénoncer ce qu'il a appelé la "monoforme", ce modèle dominant du cinéma usant de techniques de réalisation hachées, rapides, standardisées et interchangeables, qui modifient l'information et biaisent la communication, et conditionnent la capacité de réflexion des spectateurs. Il a entre autres réalisé: **La Bombe** (1965), sur les conséquences désastreuses d'une bombe atomique explosant sur le Kent; **Punishment Park** (1970), dans un vaste camp du gouvernement américain, des activistes (pacifistes, militants noirs, étudiants) ont le choix entre une longue peine de prison ou une mise à l'épreuve morbide; **Edvard Munch, la danse de la vie** (1973) tourné avec des acteurs non professionnels dans des lieux que le peintre danois fréquenta.

La Commune (2000) est le dernier film que Watkins ait réalisé.



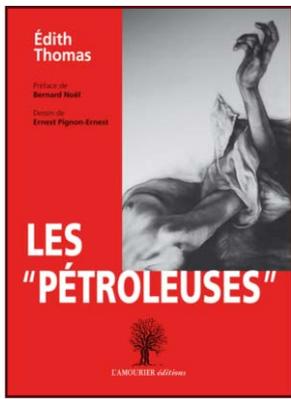
Le 8 août dernier,
la mort a eu raison de
**Marie-Jeanne
Manuellan***

Sa voix s'est éteinte, voix toujours en révolte contre l'indignité à laquelle l'humanité, trop souvent, semble se complaire. Déçue? Oui, elle l'était. Déçue de tant de combats (dont l'indépendance de l'Algérie) qui avaient tourné court, s'étaient retournés en leur contraire. Sa déception était à la mesure des envols et des colères qui avaient fait sa vie.



Lorsqu'il fut décidé, à L'Amourier, de donner vie à son manuscrit sur Fanon, nous ne nous doutions pas que nous aurions la chance de côtoyer pareille personne. Ce n'était pas une démarche facile pour une "vieille dame" (c'est elle qui le disait) de se lancer ainsi, à découvert, dans l'écriture et dans l'édition sur un sujet – un homme – qui avait bouleversé sa vie d'assistante sociale. Tant de fois on était venu l'interroger, on avait utilisé ses propos, ses récits. Mais chaque fois, disait-elle, l'impression que ce n'était pas "son" Fanon qui était restitué. Du coup, elle était sur ses gardes. Elle semblait n'avoir jamais su vivre autrement qu'en lutte pied à pied contre tous les chroniqueurs de la désespérance. À dire vrai, elle n'en a pas fini. Les pages qu'elle a laissées poursuivent le combat. *Hasta siempre*, Marie-Jeanne.

* autrice du livre *Sous la dictée de Fanon* (éd. L'Amourier).



LES "PÉTROLEUSES"

Édith Thomas

collection Bio, éd. L'Amourier

Entretien

conduit par Alain Freixe
avec Bernadette Griot, éditrice à L'Amourier.

Faucilles, dans le blé mûr...

La participation des femmes, pendant la Commune de Paris, est un fait massif, largement reconnu. Mais des "Pétroleuses", des incendiaires, y en a-t-il eu vraiment? Les Versaillais et leurs valets se sont toujours plu à le dire. Peu ou pas de preuves pourtant. En la matière, je préfère laisser résonner les vers d'Arthur Rimbaud, de son *Chant de guerre parisien*, qui ne laissent aucun doute sur les démons du pétrole:

*Thiers et Picard sont des Éros,
Des enleveurs d'héliotropes;
Au pétrole ils font des Corots;
Voici hannetonner leurs tropes.*

Revendiquer le terme de "pétroleuses", en faire un titre, manière de subvertir l'insulte, manière de retourner le sens des mots contre ceux qui les inventèrent pour discréditer "ce fait certain", écrit Édith Thomas, la participation importante, massive, extraordinaire des femmes de la Commune". Ce qu'incendièrent en ces temps-là les milliers et milliers de Parisiennes, c'est une certaine représentation de la femme, simple compagne, souvent soumise, trop fréquemment victime. Ce qu'elles ouvrirent, c'est une brèche dans "l'infini servage de la femme" que dénonçait Arthur Rimbaud dans sa *Saison en enfer*.

Alain Freixe:

J'aime, le voit-on suffisamment, ce titre! Il engage tellement de choses... mais il est temps de nous raconter l'arrière-histoire de l'édition de ce livre, son histoire, et de nous présenter son autrice, Édith Thomas...

Bernadette Griot:

Nous cherchions dans la collection Bio – "rouge" comme tu aimes à la nommer – comment donner aux femmes une place, après Blanqui, Fanon, Noël et Bookchin. Louise Michel, bien sûr, nous aurait intéressés si elle n'avait déjà fait l'objet de plusieurs biographies. Sachant l'érudition de Bernard Noël sur la Commune, je lui confiai ma quête et sans hésiter il m'orienta vers ce livre des "Pétroleuses" dont la lecture l'avait, à sa sortie, beaucoup marqué. Publié en 1963 chez Gallimard, écrit par Édith Thomas, écrivaine, historienne et journaliste, décédée en 1970, ce livre a été honoré en 1964 par le prix Femina Vacaresco. Sa réédition proposée à Gallimard se légitimait, pour moi, dans l'ordre des choses. Permettre à ce livre une seconde vie était

aussi ressortir un trésor – la pensée de la Commune – de l'oubli où l'avait englouti l'Histoire officielle.

C'était déjà la raison qui avait conduit Édith Thomas à réaliser ce travail de recherche sur le rôle joué par les femmes pendant la Commune, d'une part, parce que l'histoire de cette moitié de l'humanité ne se déroule le plus souvent qu'en marge de la grande Histoire, mais aussi parce que leur participation active a probablement donné à la Commune ce génie particulier.

Édith Thomas, à la suite des "Pétroleuses", a écrit une biographie de Rossel et une de Louise Michel, deux livres confirmant son attachement à la Commune, publiés chez Gallimard.

Alain Freixe:

Après Blanqui l'enfermé de Gustave Geffroy, après Sous la dictée de Fanon de Marie-Jeanne Manuellan, après Écologie ou catastrophe, la vie de Murray Bookchin de Janet Biehl, après ces récits de vie, la collection Bio à couverture rouge, ornée de la reproduction d'un dessin d'Ernest Pignon-Ernest, s'enrichit avec Les "Pétroleuses" d'autres vies, celles des femmes dont la volonté fut de participer pleinement, à tous les niveaux et jusqu'à la mort pour nombre d'entre elles, à cette grande et saisissante prise de parole que fut cet événement qui vit "les prolétaires de la capitale prendre en mains la direction des affaires publiques", selon la déclaration du Comité central de la Garde nationale partout distribuée le 19 mars 1871; il faudrait, je crois, insister sur l'originalité du regard que pose Édith Thomas sur cet événement...

Bernadette Griot:

L'exigence intellectuelle et la générosité mêlées d'Édith Thomas, sans doute aussi l'expérience de son engagement pendant la Résistance, donnent à ce livre un ton très humain, très vivant. C'est un essai, historique autant qu'anthropologique, enrichi du talent de la romancière. Lecteurs, nous sommes embarqués dans le combat de ces femmes, chacune unique, que l'on découvre par leur nom, leur profession, leurs désirs, leurs colères et leur situation familiale. Louise Michel est fort bien entourée. D'emblée, afin de répondre aux détracteurs (passés, présents et futurs) de la Commune, Édith Thomas donne pour fondation à son livre – et à la Commune – un implacable état des lieux du Second Empire où la femme était doublement, voire triplement, exploitée. Exploitée, mais déjà résistante au risque de sa vie, et inventive durant le Siècle

pour combattre la misère, et dans le même élan, toute domination conjugale, politique et religieuse. Par réaction viscérale au clergé depuis longtemps compromis avec le pouvoir, l'on ne se mariait plus, le peuple pratiquait déjà l'union libre (libre et généralement fidèle). Depuis la création d'écoles, de sociétés alimentaires, d'organismes d'entraide (*L'Union des femmes*), en passant par les clubs où s'exerce une parole publique enfin libre, nous prenons part au fil des pages à la marche vers leur émancipation, soutenue par les saint-simoniens mais contre Proudhon, préparant, sans le savoir, cette grande journée que fut le 18 mars.

Alain Freixe:

Si l'on considère que tout va se nouer le 18 mars 1871, peut-être pourrais-tu nous rappeler le déroulé de cette journée particulière et le rôle singulièrement important qu'y jouèrent les femmes ?

Bernadette Griot:

En fait, le 18 mars ne fut pas une insurrection concertée, mais un élan spontané de résistance qui réussit à mettre en échec, sans combat, l'armée du Gouvernement.

Dès la nuit, les troupes versaillaises se déployèrent sur les sites où étaient gardés les canons, propriétés du peuple, acquis par souscription populaire en vue de se défendre contre les Prussiens. Thiers voulait récupérer ces canons, mais surtout, quadriller militairement la ville, "pour en finir avec Paris !".

À l'heure où les quartiers se réveillent, ce sont les femmes les premières à réagir et à s'attrouper dans les rues autour des soldats de l'armée officielle, suivies de près par des bataillons de la Garde nationale. Quand un général donne l'ordre de tirer sur la foule à Montmartre, ce sont elles qui s'interposent, s'adressant directement aux soldats : "Est-ce que vous tirerez sur nous ? sur vos frères ? sur nos maris ? sur nos enfants ?" Devant cette intervention inattendue, les soldats, mettant crosse en l'air, fraternisent. Partout, sur les places, le même scénario se reproduit. Aux cris des femmes appelant à ne pas tirer, les soldats ahuris, souvent reculent. On connaît la suite... L'ordre du repli par le général Vinoy est donné à ses troupes et Thiers s'enfuit à Versailles, ordonnant à l'armée et à son gouvernement de le rejoindre. Paris est alors en fête, les premières barricades s'élèvent, l'Hôtel de Ville s'éclaire et s'anime, le drapeau rouge flotte sur la façade. Les femmes, dans la cour joyeusement l'acclament avant de lancer quelques jours plus tard un appel retentissant dans tous les journaux : "Allons dire à Versailles que Paris a fait la Commune parce que nous voulons rester libres."

Alain Freixe:

Dans sa belle et dense préface, ici sorte de bienvenue au lecteur, Bernard Noël fait remarquer que l'historien peut, en interrogeant "l'imbrication des événements", "donner du présent au passé" comme si "hier n'était pas encore venu" selon les mots du poète Ossip Mandelstam, comme si quelque chose était resté en suspens, quelque chose comme une inspiration... pour aujourd'hui... demain ?

Bernadette Griot:

Effectivement, on remarque depuis peu, que régulièrement paraissent ou reparaissent des livres, des articles, que s'ouvrent

des blogs sur la Commune. Il est intéressant d'en interroger les raisons. La Commune ne nous aurait-elle pas encore transmis tout ce que sa raison recèle ? Ou est-ce nous qui ne lisons pas l'histoire de manière à porter toute sa lumière à la violence de nos jours ? Réfléchir, par exemple, au sens de son inachèvement, participe à donner à la Commune un avenir.

Oui, la Commune inspire encore... n'est-ce pas la proposition de Bernard Noël, dans son *Dictionnaire de la Commune* (article "Idéologie"), lorsqu'il écrit :

"On peut énoncer des courants qui la composent : le jacobinisme, hérité de 1793, le blanquisme, le proudhonisme, un peu d'anarchisme et de marxisme ; on peut aussi définir le communalisme. Mais la Commune engendre un sens qu'elle ne contient pas tout entier – un sens qui la dépasse, mais qui n'existerait pas sans elle. Tout vient peut-être de ce que la Commune est plus durable qu'elle n'a duré, de sorte que sa lumière voyage encore."

Envie de revenir alors, pour clore, à ce rôle spécifique des femmes pendant la Commune... si elles y ont pris place avec plus d'évidence que dans les révolutions antérieures, n'est-ce pas que s'est expérimentée là, au moins les premières semaines, comme l'écrit Louise Michel, "une aube splendide de délivrance"... ?

Les "Pétroleuses", 24,00 €

Lire des extraits

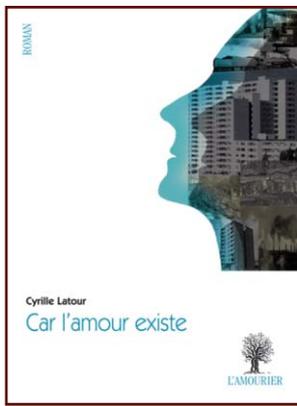
Notre rentrée, moment toujours marqué d'enthousiasme, fut très attristée par l'annonce de la disparition d'**Henry Crapo** qui était un membre attentif de notre association. Nous



n'oublierons ni son sourire ni sa générosité, ni sa passion et sa fidélité.

Il était l'ami de Rienzi Cruz, poète sri lankais vivant au Canada, dont il a proposé le livre, *L'Amour, là où les nuits sont vertes*, à L'Amourier, dans une traduction d'Isabelle Métral. Nous nous souviendrons longtemps de la magnifique lecture d'Henry en langue anglaise.

Mathématicien grand lecteur de poésie, il vivait sur le Larzac, il aimait venir à Coaraze.



CAR L'AMOUR EXISTE

Cyrille Latour

collection Fonds Proses, éd. L'Amourier

Entretien

conduit par Françoise Oriot avec l'auteur

Déjà auteur de deux forts romans, *De l'univers visible et invisible* (2012) et *La Seconde Vie de Clément Garcin* (2014), Cyrille Latour nous a donné, en 2018, un récit bouleversant écrit en souvenir de sa compagne et mère de leur fille, la photographe Manon Nouaihaç. En avant-première d'une rencontre qui aura lieu en octobre à Nice, nous avons eu envie de savoir quels étaient les enjeux d'écriture de cet encore jeune auteur.

Françoise Oriot :

Tes deux premiers livres sont des romans, le troisième un récit autobiographique. Est-ce un tournant dans ton écriture ou as-tu toujours pensé que tu pratiquerais ces deux formes d'écriture ?

Cyrille Latour :

J'ai, pour tout dire, quelques hésitations à penser en ces termes. D'abord, parce que je suis surpris, aujourd'hui, de constater la part autobiographique de ce qui relève pourtant de romans "de fiction". Part dont je n'avais pas, en tout cas pas pleinement, conscience en les écrivant, et qui ne m'est apparue que rétrospectivement, non pas comme du refoulé ou un quelconque secret que l'écriture aurait "révélé", mais plutôt comme une sorte d'accompagnement de ce que je vivais, voire (et c'est pour le moins troublant) de ce à quoi je me destinais. Ça mériterait de plus amples développements, mais disons que je ne crois pas du tout à l'imagination : l'écriture est plutôt affaire d'intuition. J'écris "au-devant de moi", si je puis dire...

Quant au récit autobiographique, il s'est imposé par la force des événements. Après la mort de Manon, sous le choc, pendant plus d'un an, je n'ai plus écrit la moindre ligne (comment écrire, qu'écrire, "après" ?). Je n'ai pu me remettre à l'écriture – ou plutôt m'en remettre à l'écriture – qu'en m'adressant à Manon et, peu à peu, trouver la forme de ce qui allait devenir *Car l'amour existe* – raconter le film de Pialat que nous regardions ensemble, manière de prolonger, de retenir quelque chose de ce temps où nous étions ensemble. Je ne sais pas si ce récit représente un tournant (c'est plutôt ma vie tout entière qui a pris un tournant !), mais il a très certainement changé mon rapport à l'écriture, en ce sens qu'il l'a confirmé. Il a par exemple souligné combien le travail de l'écriture – comme on dit, tiens, le "travail du deuil" – pouvait être un secours, un recours : mettre, en quelque sorte, l'épreuve à l'épreuve de l'écriture. Je n'adhère pas du tout à cette vision à la mode de l'écriture-thérapie. L'écriture échouera toujours à soulager, à donner sens. En revanche, elle peut donner forme : travailler la forme du récit, et ce jusqu'à la forme ultime de

l'objet-livre (je ne louerai jamais assez le rôle des éditeurs !), pour pouvoir enfin tenir – poser là, ouvrir, partager, ranger, refermer – ce qui, jusque-là, était insaisissable.

Françoise Oriot :

Le thème de la "seconde vie", annoncé dans le titre de ton deuxième roman, était déjà très présent dans le premier : la seconde (ou troisième vie) de Monsieur Édouard, mais également les vies secondes que s'invente le narrateur en marge de la sienne. En quoi ce thème t'intéresse-t-il ?

Cyrille Latour :

Probablement que je ne me suis jamais totalement remis de découvrir Jean Valjean en monsieur Madeleine – souvenirs romanesques forts, liés aux lectures que ma grand-mère me faisait des *Misérables*. Mais la vraie surprise est surtout la découverte inverse : comprendre que monsieur Madeleine était déjà présent en Jean Valjean. Au fond, dans cette question du double, le dévoilement m'intéresse moins que le voile lui-même. Et je réalise que c'est ce qui me guide : écrire "du point de vue du voile", depuis "la profondeur de la surface". On a pu me dire que mon écriture était "cotonneuse", c'est peut-être que j'écris, justement, dans le coton du voile en quelque sorte : non pas chercher à le déchirer pour savoir ce qui se cacherait "derrière", ou creuser la surface pour découvrir ce qu'il y aurait "en-dessous", mais rester dans cet indéterminé qui à la fois dissimule et révèle.

Françoise Oriot :

Il n'est pas commun de choisir d'analyser chaque séquence d'un film pour parler d'événements très intimes, beaux et douloureux. Le film de Pialat a-t-il joué ce rôle de "voile" dont tu parles ? Pourquoi écris-tu qu'"une image vaut mieux qu'un souvenir" (page 33) ?

Cyrille Latour :

Je n'ai pu écrire à propos de Manon (et même : écrire à Manon) qu'à travers Pialat, comme – en effet, je n'y avais pas pensé avant – à travers un voile. *L'Amour existe* est précisément cet "écran" qui, non pas masque ce qui est trop douloureux à regarder, mais au contraire me permet de regarder – m'autorise enfin à regarder. En me plongeant ainsi, plan par plan, d'une manière quasi fétichiste, dans le film de Pialat, je cherchais aussi à comprendre ce qui fait qu'une œuvre "nous parle" (dans le sens commun de l'expression, une œuvre qui nous touche, mais aussi au sens littéral, une œuvre qui dialogue) et ce qui fait

qu'elle en vient même à parler "pour nous". Je me rends compte – c'est une analyse rétrospective, le processus est beaucoup moins clair au moment où j'écris – que mes trois livres passent chacun par ce type de médiation, de ce qui "nous parle" et "parle pour nous", une médiation qui met en présence, ou plutôt propose / promet de le faire en créant simultanément les conditions d'une mise en absence. Que cherchent le narrateur de *De l'univers visible...* à travers les vies qu'il "visite" et l'étudiante de *La Seconde vie...* à travers les représentations de Lazare? Il me semble qu'une façon d'accéder à sa propre histoire est d'en passer par celle des autres. On peut considérer cette attitude comme une forme de retrait, d'effacement, de pudeur maladive, d'impossibilité à assumer, à sonder ses propres souvenirs, ou au contraire, ce que je crois, comme une forme de partage. En ce sens, "l'image", par le jeu de la médiation, vaut un "souvenir" mais c'est un souvenir commun, accessible et, surtout, un souvenir que n'altèrent ni le passage du temps ni l'usure des remémorations successives.

Françoise Oriot:

Dans Car l'amour existe, ton attention est aussi très précise à propos de la bande-son, de la musique. Quels liens l'écrivain Cyrille Latour entretient-il avec les autres arts, à part le cinéma ?

Cyrille Latour:

La musique occupe une part importante de ma vie, puisque je joue de la basse dans un groupe folk-rock (Emma Sand). Je me sens d'ailleurs moins musicien que bassiste: la basse a cette forme de "discretion présente", que je retrouve dans l'écriture – dans le fait même d'écrire. La basse, tout à la fois, s'efface derrière les autres instruments et les soutient. Quant au cinéma, j'ai "appris à écrire" grâce aux *Fiches du cinéma*, la revue que j'ai eu la chance d'intégrer après des études (d'ingénieur) qui me destinaient à une tout autre voie... (peut-être, tiens, quelque chose à voir, déjà, avec une "seconde vie") Si je suis, bien sûr, influencé par mes lectures, l'envie d'écrire, la véritable impulsion, est venue de la fréquentation de certains films (comme ceux de Jaime Rosales ou d'Apichatpong Weerasethakul). Et je me demande parfois si je n'écris pas plus en tant que spectateur qu'en tant que lecteur (vaste question: qui, du mot, de l'objet qu'il désigne, de l'image, vient en premier?). Je crois que la musique et le cinéma me nourrissent ainsi – nourrissent mon rapport à l'écriture –, parce qu'ils sont des arts du temps: je rêve par exemple d'un livre qui se lirait dans le temps de son écriture. L'artiste américaine Laurie Anderson (autre grande influence!) a développé une "théorie de la ponctuation" selon laquelle, à la fin d'une phrase, plutôt qu'un point, il devrait y avoir une petite horloge pour indiquer le temps qu'il a fallu pour l'écrire...

Françoise Oriot:

Justement le temps – puisque tu as placé en exergue à Car l'amour existe une citation de Proust! Il y aurait le temps perdu: celui du film de Pialat, celui où tu contemples Manon regarder ce film que tu aimes, celui de votre vie à deux, de sa grossesse et de sa mort; et puis le temps retrouvé où tu peux de nouveau, dis-tu, "écrire à Manon", et envisager cette "Vie brisée, mais vie quand même". La puissance de ton livre tient à la manière dont tu as su entrelacer ces différents temps. Comment as-tu fait? Qu'est-ce que cela t'a appris?

Cyrille Latour:

Cette question du temps, des temps, est en soi très importante dans *L'Amour existe*: Pialat évoque, en filmant la banlieue de la fin des années 1950, ses souvenirs d'enfance des années 1920-30. Son film est à la fois une remémoration, une commémoration et une anticipation. Dans l'expérience du deuil, j'apprends à devoir composer avec le temps qui passe, mais je reste bien incapable d'expliquer ce qui passe avec lui. Je ressens un effet non pas de stagnation mais plutôt d'accumulation, de sédimentation. Le temps passe mais quelque chose du temps reste, se dépose, résiste. La beauté du temps "présent" n'est-elle pas d'être riche de ce qui a été – mais aussi de ce qui pourrait, de ce qui aurait pu? Les temps cohabitent. Pendant l'écriture de *Car l'amour existe*, l'écran/miroir où défilaient les images de Pialat portait également, pour moi, jusqu'à moi, l'image de Manon. Je pouvais regarder le film et – véritablement "dans le même temps" – voir à nouveau le reflet de Manon. Le livre s'est ainsi fait le récit, en "temps réel", de cette surimpression/transparence de temps mêlés, entre ce que je regardais et ce que je voyais.

Car l'amour existe 13,00 €

[Lire des extraits](#)



L'amour existe de M. Pialat

C'est encore les ateliers, les lieux de la transformation, qui m'ont donné du blé à moudre ces derniers temps.

Je connais le travail de **Leonardo Rosa** depuis une trentaine d'années. Je lui rends visite une à deux fois par an et j'attends ce moment où il m'invite à voir ses derniers travaux. Avant d'entrer dans l'atelier, je m'imagine toujours ce que je vais y voir. Ce n'est jamais ce que j'y vois. Si ça l'était, je serais sans aucun doute déçu.

Je ne connaissais ni le travail de **Stefan Kancsura**, ni celui de **Teodor Botis** avant d'avoir été invité dans leurs ateliers à Cluj. Chez Kancsura, apparemment, tout vient de Van Gogh et tout y conduit. Les rêves de Van Gogh, son ardeur, ses lettres à Théo, sa chaise, ses chaussures. L'atelier sent la peinture à l'huile. L'artiste dit son amour pour Vincent, sa recherche de l'harmonie, sa douleur de l'harmonie brisée. Dans un coin, une machinerie extraordinaire, boîte vaguement cubique d'une quarantaine de centimètres de côté, verres, lumières et caches, réfracte de mille façons la lumière et, selon où l'on se trouve, offre à chaque pas des formes et des couleurs différentes. Fier de son invention, l'artiste: "Harmonie/dysharmonie" répète-t-il. Épinglés sur les murs des dessins, croquis, esquisses, bouts de papiers déchirés. La force du dessin. L'œil aux aguets que la main poursuit. Remo Giatti murmure: "Regarde: c'est là qu'il est vraiment très fort."

Chez Botis, l'atmosphère est tout autre. L'atelier, au rez-de-chaussée, entasse toiles et cartons à dessin. À l'étage, s'ordonnent les toiles de Botis. "Je cherche la lumière", dit-il. Celle que les tableaux figurent dans une sorte de fractionnement des touches; celle qu'il invoque des icônes orthodoxes: sur l'un des murs, une émouvante icône populaire; celle des amis dont les œuvres occupent tout un pan de mur. Des œuvres, du sol au plafond. Il nous montre des catalogues: "et voici ma fille, elle est artiste aussi". Lumière, en effet. L'atelier, prolongement du corps et de l'esprit.

À Fréjus, librairie Charlemagne, j'ai passé ma journée à côté d'un livre de **Daniel Tammet**, *Chaque mot est un oiseau à qui on apprend à chanter*. Éblouissant. Tammet a appris à parler tard dans nos langues habituelles. Il est devenu un polyglotte phénoménal. J'admire. Mais j'admire encore plus ce qu'il dit de la langue et de la force des mots. De leur puissance évocatrice. Preuves à l'appui. Quelqu'un évoque Rimbaud à son propos. Je n'arrive pas à trouver ça exagéré. Thierry Renard, poète et éditeur, m'a offert un des derniers ouvrages des éditions de la Passe du vent, *Un palais pour deux langues*, de **Mohamed El Amraoui**, lui aussi raconte sa traversée des langues: marocain littéraire, marocain populaire, berbère, français... Il est poète et traducteur. Il parle de sa vie dans les langues. Tammet et El Amraoui ont installé leurs ateliers dans les langues.

Léa, 18 mois, et **Marie**, 12, viennent d'atterrir dans notre cercle familial. Je les regarde, fasciné. Moment où chaque geste est fait pour la première fois. Où chaque mot va être dit pour la première fois. Où l'on observe tout avec une attention que nous avons oubliée. Où chaque moment offre un problème à résoudre. J'écoute leur babyl, les mots déjà formés, ceux en formation. Leurs expériences pour articuler un "m", le distinguer d'un "b" ou d'un "p". Leurs vocalises, leurs petits cris. Leurs œillades. Leurs colères soudaines et tout aussitôt oubliées. Les différentes formes du sourire et du rire. La façon dont elles regardent leurs doigts saisissant un objet nouveau. Léa et Marie aussi sont à elles-mêmes leur propre atelier. Et l'enfance: notre atelier définitif.

Me revient en mémoire une belle planche de **Gotlib** qui montre un nouveau-né découvrant le monde. Je ne suis pas sûr que ce soit un autre sujet.

Présence des éditions L'Amourier

Mouans-Sartoux - Festival du livre
Stand de L'Amourier : B056 (dans l'espace B) avec nombre de ses auteurs:
 Jean-Marie Barnaud, Alain Freixe, Alain Guillard, Cyrille Latour, Françoise Oriot, Raphaël Monticelli, Florence Pazzottu, Yves Ughes...
 ven. 4, sam. 5, dim. 6 octobre 2019

LECTURES

Nice - BMVR
Lecture/rencontre avec **Cyrille Latour** autour de son livre *Car l'amour existe*
 vendredi 4 octobre 2019 à 17h

Paris - Théâtre des déchargeurs
Lecture par **Alain Freixe** du livre de **Jean-Marie Barnaud**, *Sous l'imperturbable clarté*
 lundi 4 novembre 2019 à 19h

Nice - BMVR
Lecture Verlaine et Rimbaud
 par les Amis de L'Amourier
 samedi 16 novembre 2019 à 15h

VOIX D'HIVER 2019 à Nice 3 jours autour de Frantz Fanon

La Zonmé
 samedi 29 novembre à 19h

Librairie Masséna (Dédicaces)
 samedi 30 novembre à 11h

Auditorium du MAMAC
deux tables rondes
 15h. *La Commune, des questions pour aujourd'hui?*
 17h. *Le communalisme est-il une utopie?*
 samedi 30 novembre

Cinémathèque
La Commune (Paris 1871)
 de Peter Watkins
 dimanche 30 novembre à 15h

Grasse - Bibliothèque A.Maure
Lecture par **Alain Freixe** du livre de **Jean-Marie Barnaud**, *Sous l'imperturbable clarté*
 samedi 7 décembre 2019 à 19h

Nice - BMVR
Lecture/rencontre avec **Raphaël Monticelli** autour de son livre *Chants à tu*
 vendredi 13 décembre 2019 à 17h

Le Basilic

Gazette de
L'Association des Amis de L'Amourier
 (5, rue de Foresta, 06300, Nice)
 publiée par l'AAA dont l'action est soutenue par la Ville de Nice.

Comité de rédaction
 Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot,
 Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli,
 Françoise Oriot et Michel Séonnet.

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
 06390 - COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.com *l'amour des livres*